

MARGUERITE YOURCENAR TRADUCTRICE DE SAPHO

par Philippe BRUNET (Université de Tours)

Les traductions de la poésie grecque ancienne de M. Yourcenar ont paru en 1979 dans un recueil intitulé *La Couronne et la Lyre*¹. Cette anthologie (la couronne), ces poèmes (la lyre) donnent un panorama de l'ensemble de la production poétique en langue grecque, d'Homère à l'époque byzantine. A ce recueil de traductions en vers s'ajoutent une "préface", des notices précédant les auteurs et des notes. La préface abonde en intentions, en remarques formelles. Les notices sont appelées des "informations rassemblées et des évaluations tentées pour moi seule". Dans l'*incipit*, la traductrice dit à son lecteur que ses traductions "ont été composées en grande partie pour [son] plaisir, au sens le plus strict du mot, c'est-à-dire sans souci de publication". A suivre la trace ce début de préface, on apprend encore que sa ligne de conduite se conformait à celle des "peintres d'autrefois" (qu'en serait-il donc des "peintres d'aujourd'hui" ?) ou à celle du compositeur "retravaillant de temps à autre un passage de Bach ou Mozart pour jouir et s'enrichir de lui". Plus loin, l'aveu se fait plus précis, et le lecteur découvre que plus d'une traduction a son origine dans les années 1948-51, années de composition des *Mémoires d'Hadrien*. Compositions nées du seul souci de se faire plaisir, exercice de copie au sens où l'entendait Mme de Sévigné, ou travail informatif d'accompagnement de l'œuvre littéraire proprement dite, le travail de traduction s'est poursuivi jusqu'au moment où l'ensemble a paru digne de publication.

Cet ensemble est impressionnant : justice est même rendue parfois à quelque heureux élu, Critias ou Chaerémon, dont un fragment se trouve soudain tiré de l'ombre. N'est-ce pas sans quelque injustice ? *La Pêche* d'Oppien est substantiellement traduite. Mais on ne comprend pas vraiment la présence, insignifiante, des neuf bribes homériques, et du fragment unique d'Hésiode. M. Yourcenar n'a pas voulu relever le seul défi qui méritait de l'être. Car aucune traduction

¹ Nous renvoyons dans ce qui suit à la pagination de l'édition de poche, dans la collection Poésie Gallimard.

française d'Homère n'a atteint la dignité littéraire qu'elle aurait mérité d'atteindre, en dehors des doux décasyllabes de Salel (1577) :

Je te supplie, Deesse gracieuse,
vouloir chanter l'ire pernicieuse...

La caractéristique principale de ces traductions, contredites par le choix de la prose pour traduire le poète Constantin Cavafy², est le recours résolu et comme anachronique, au vers. "Nos traductions, depuis plusieurs siècles au moins, ont été plus philologiques et plus scolaires, presque toujours rédigées en prose, ou versifiées, quand par exception elles l'étaient, sans que l'auteur parût tenter de rendre en français non seulement le sens, mais l'élan et la pulsion du poème, à plus forte raison de s'y abandonner" (p. 42). Voilà un engagement qui mérite d'être souligné, et qui fait de Marguerite Yourcenar l'alliée d'une cause, celle de la traduction poétique, pour laquelle elle avoue "militier" (p. 42). Dans la phrase citée, les mots du reste trahissent une attitude. La traduction doit-elle être un détournement à son propre profit, une quête obtenue de haute lutte, ou, comme notre traductrice le propose, un "abandon de soi" ? Retrouver la pulsion du poème par abnégation, à l'intérieur d'un moule formel que le traducteur consent, tel est le but du traducteur selon M. Yourcenar, qui s'accepte comme artiste et refuse, malgré la tendance générale, de céder aux "fractures et aux dissolutions du monde de l'avenir" (p. 43).

Le vers principalement utilisé est l'alexandrin. En vrai "peintre d'autrefois", Marguerite Yourcenar ne se contente pas de choisir des sujets éloignés ou pris à la meilleure source, elle les restitue dans un module syllabique et rythmique traditionnel et central pour l'histoire de la poésie française. Les écarts par rapport à ce modèle sont rares : octosyllabes pour tel parthénée d'Alcman (p. 65), vers libre pour l'ample période de Pindare, ou vers de quatorze syllabes enchâssé dans un chœur d'Eschyle (p. 207). Mais en général, qu'il s'agisse de l'hexamètre homérique, des distiques élégiaques de Théognis, des trimètres iambiques de la tragédie ou de la comédie, des épigrammes hellénistiques ou chrétiennes, c'est le moule unique de l'alexandrin qui leur est dévolu. Ce faisant, la traductrice, qu'on ne taxera pas trop vite d'uniformité, varie les effets à l'intérieur de son vers librement rimé. Mais l'impression d'homogénéité est très forte. Tous ces vers prennent sous sa plume une patine commune, dépourvue d'effet exagéré ou de recherche allitérative spécifique.

² *Présentation critique de Constantin Cavafy 1863-1933*, suivie d'une traduction des *Poèmes* par M. YOURCENAR et C. DIMARAS, Paris 1978 (1958).

Comment définir l'écriture de M. Yourcenar en traduction ? Le choix des mots, l'équilibre des hémistiches, sans césure centrale trop systématique, le ton de bon aloi, et la syntaxe raisonnable : c'est un art qu'on dira néoclassique. D'un côté, il paraît un peu froid, en apparence du moins, de l'autre, il est étonnamment équilibré au siècle des "fractures". L'auteur avoue chercher parfois des accents intensifs, mais les sursauts sont bien timides, et le poli est préféré au rugueux, le conforme à la surprise. Pour ses rimes, la traductrice a le même goût et le même respect que pour le rythme. Elle n'hésite pas à reprendre à ses auteurs favoris leurs effets bien connus : larmes / alarmes (pour les pleurs de Danaé dans le poème de Simonide), avec les inversions héritées de l'alexandrin du XVII^e siècle, et les licences traditionnelles telles que l'élision de l'adverbe "encor". La plupart du temps, la rime est banale, et dépourvue d'affectation. S'abandonner à un auteur, et se complaire dans un style racinien, telle semble la double attitude de la traductrice.

Traductrice de Sappho, dont elle dresse un beau portrait dans sa notice, M. Yourcenar relève entre autres des "aveux inoubliables de femme qui vieillit". Elle n'hésite pas à justifier une femme et un poète à la réputation si galvaudée, dont les mœurs sont trop vite cataloguées "à une époque où on lit de moins en moins la poétesse, mais où l'on éprouve de plus en plus le besoin de systématiser les comportements humains" (p. 79). Sa méthode toutefois, qui rend grâce "aux conjectures ingénieuses de quelques grands philologues" fait peut-être là trop grandement confiance à un art qui passe trop souvent pour une science. En lisant plus d'une traduction de poème issu d'un papyrus mutilé, on ne peut s'empêcher de penser que le recours à l'édition anglaise d'Edmonds³, a malheureusement entraîné la traductrice bien loin de Sappho. Cet éditeur, en effet, a la réputation de pouvoir reconstituer à partir d'une seule lettre le vers entier de Sappho. En cela, Yourcenar cède à une tendance irrépressible, qui est de surévaluer ce qui est purement virtuel dans le texte de Sappho, comme s'il fallait donner foi au mythe, à tout prix, par delà les lettres transmises, en suivant les fantasmes (souvent masculins) des philologues.

Quoi qu'il en soit, le résultat est encore un poème, et peut-être fonde réellement l'écriture poétique. Une fois transposées, les restitutions un peu lourdes d'Edmonds, rompu aux exercices de versification grecque, ses inexactitudes dialectales, qui choquent l'helléniste, se retrouvent polies sous le vernis de l'alexandrin. En tout

³ *Lyra Graeca*, coll. Loeb, 1928.

cas, les conjectures ont inspiré le poète, sinon le traducteur, lui ouvrant la voie vers une écriture personnelle.

A cette réserve près, on constate une manière très libre d'approcher les poèmes : de les raccourcir – 3 strophes pour l'*Ode à Aphrodite* (p. 80) qu'elle a préféré contracter plutôt que de lui laisser ses sept strophes. On apprécie ici ou là tel choix : celui de remplacer le sempiternel "char d'or" par un "char blanc", pour éviter une cacophonie, qui fait inévitablement passer le mot "char", suivi d'un mot commençant par "d", à un autre registre ; et les passereaux, cygnes ou moineaux paillards d'Aphrodite, laissent la place à des volatiles plus conventionnels, dotés d'une plus grande dignité littéraire, à la rime : des colombes.

Une lecture à voix haute pourrait seule permettre de comparer les sept strophes de Sappho en grec et dans la forme rimée et contractée que lui donne M. Yourcenar. On propose le texte édité par D. Page⁴, une traduction littérale en prose, puis ma version de 1991 remaniée, enfin celle de Marguerite Yourcenar.

Ποικιλόθρον' ἀθανάτ' Ἀφρόδιτα,
παῖ Δίος δολόπλοκε, λίσσομαί σε,
μή μ' ἄσαισι μηδ' ὀνίαισι δάμνα,
πότνια, θῦμον,

ἀλλὰ τυίδ' ἔλθ', αἶ ποτα κἀτέρωτα
τὰς ἔμας αὖδας αἰοῖσα πῆλοι
ἔκλυες, πάτρος δὲ δόμον λίποισα
χρῦσιον ἦλθες

1. 10 ἄρμ' ὑπασθεύξαισα· κάλοι δέ σ' ἄγον
ᾠκεες στρουῦθου περὶ γᾶς μελαίνας
πύκνα δίννεντες πτέρ' ἀπ' ὠράνωϊθε-
ρος διὰ μέσσω·

αἶψα δ' ἐξέκοντο· σὺ δ', ᾧ μάκαιρα,
μειδιαίσαισ' ἀθανάτῳ προσώπω
ἦρε' ὅτι δηῦτε πέποιθα κῶττι
δηῦτε κἀλημι

1. 20 κῶττι μοι μάλιστα θέλω γένεσθαι
μαινόλαι θῦμαι· τίνα δηῦτε πείθω
..σάγην ἐς σὰν φιλότατα; τίς σ', ᾧ
Ψάπφ', ἀδικήει;

⁴ *Poetarum lesbiorum fragmenta*, Oxford, 1955.

Marguerite Yourcenar traductrice de Sappho

καὶ γὰρ αἱ φεύγει, ταχέως διώξει,
αἱ δὲ δῶρα μὴ δέκετ', ἀλλὰ δώσει,
αἱ δὲ μὴ φίλει, ταχέως φιλήσει
κωὺκ ἔθέλοισα.

ἔλθε μοι καὶ νῦν, χαλέπαν δὲ λύσον
ἐκ μέριμναν, ὅσσα δέ μοι τέλεσσαι
θῦμος ἰμέρρει, τέλεσον, σὺ δ' αὐτὰ
σύμμαχος ἔσσο.

1. Immortelle Aphrodite aux fleurs multicolores (ou au trône bigarré), fille de Zeus, ourdisseuse de pièges, je t'implore, ne laisse pas les dégoûts ni les angouisses dompter, ô Vénérable, mon cœur.
2. Mais viens ici, si jamais une autre fois, entendant mon appel au loin, tu écoutes, et quittant la maison (d'or) d'un père, tu vins,
3. ayant attelé ton char (d'or) : et beaux ils t'emmenèrent, tes rapides passereaux, au-dessus de la terre noire, faisant tourner leurs ailes drues à travers l'éther depuis le ciel ;
4. aussitôt ils arrivèrent : et toi, Bienheureuse, un sourire sur ton immortel visage, tu m'as demandé ce qui m'arrive à nouveau, pourquoi j'appelle à nouveau,
5. et qu'est-ce que je veux le plus voir advenir, en (pour) mon cœur insensé : qui prétends-tu que Persuasion (ou je) conduise à nouveau vers ton amour ? qui, Sappho, t'a fait du tort ?
6. Si on s'enfuit, on poursuivra bien vite, si on n'accepte pas les dons, on en donnera, si on n'aime pas, on aimera bien vite, même malgré elle !
7. Viens à moi maintenant encore, et délivre-(moi) du lourd souci, et tout ce que mon cœur désire accomplir, accomplis-le : toi-même, sois mon alliée dans la bataille.

1. Aphrodite aux fleurs variées⁵, tisseuse de roueries, ô fille de Zeus, j'implore, ne dévaste ni de dépits ni d'affres, Reine, mon âme.
2. Viens ! Ne m'as-tu pas entendu, naguère, attentive aux cris de ma voix lointaine ?

⁵ Ou "au trône diapré", d'après nos *Poèmes et fragments* (L'Age d'Homme, 1991).

Philippe Brunet

N'as-tu pas du Père quitté le palais
d'or, attelant ton

3. char splendide ? Tes passereaux volages
te portaient autour de la terre noire,
de leurs ailes drues tournoyant dans l'air, par
l'orbe céleste ;
4. vite ils arrivèrent ; toi, Bienheureuse,
tu souriais de ton immortel visage,
demandant pourquoi de nouveau je souffre,
pourquoi j'appelle,
5. et à quoi j'aspire du fond d'une âme
passionnée : qui Persuasion doit-elle
amener jusqu'à ton amour ? Psappho, de
qui vient l'offense ?
6. Si l'on fuit, on pourchassera, et vite,
si l'on ne prend pas, on fera l'offrande,
si l'on n'aime pas, on saura aimer, et
vite, de force !
7. Viens encore à moi, et délie la sourde
inquiétude ! Ce que mon cœur désire
accomplir, viens donc l'accomplir ; sois ma com-
pagne de lutte !

Version de M. Yourcenar :

Aphrodite au char blanc tiré par des colombes,
O terrible, ô rusée, ô tourment des humains,
Empêche que mon âme et mon corps ne succombent ;
Je tends vers toi mes mains.

Fais halte en plein espace et dis : "Qui donc est-elle ?
Je prendrai ton parti ; son cœur sera brisé.
Elle courra vers toi, et tu la verras telle
Qu'un jouet méprisé.

A son tour de souffrir, à son tour de connaître
Les pleurs, l'attente vaine, et les tristes aveux,
Et de t'aimer, Sappho, malgré toi, et peut-être
Plus que tu ne le veux..."

Pour rendre compte de l'expérience de M. Yourcenar, il faut entrer plus avant dans l'histoire de la traduction de Sappho. Il se trouve que

le poème qui eut le retentissement le plus grand n'est pas l'*Hymne à Aphrodite*, mais une ode citée par Longin dans le *Traité du Sublime*. C'est le poème qui est à l'origine de la pathographie amoureuse. Tout le monde connaît la traduction de Boileau et les vers que Racine fait dire à Phèdre. Sans ce poème, que serait Phèdre et tous ses effets de physiologie tragique ? Phèdre dit : "Ma blessure trop vive aussitôt a saigné" (v. 304). Il s'établit un rapport entre Vénus et la race (cf. v. 257-58). Sur son sang pèse comme une passion héréditaire : "tout mon sang dans mes veines se glace" (v. 265) et l'on comprend mieux, à travers les filtres d'Euripide, Sénèque, Virgile, Lucrèce tout ce que Racine doit aussi, directement, à Sappho :

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler (v. 273-76).
[...]
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler (v. 316).

(Acte I, scène 3)

Phèdre, parangon de la passion amoureuse, emprunte son langage au poème où s'articulent à la fois la déperdition physique, le désordre des sentiments, l'aphasie, les sentiments extrêmes et contradictoires, et l'annonce de la mort.

Dans l'histoire de la traduction de ce poème, qui constitue un genre en soi dans l'histoire de la traduction en France, M. Yourcenar, sur cent traductions recensées⁶, est, selon notre décompte, nécessairement lacunaire, le quatre-vingt sixième traducteur et la huitième traductrice.

1	Louise Labé	1555	1
13	Anne Le Febvre (Mme Dacier)	1681	2
14	Anonyme, une "Fille de qualité de Guyenne"	1684	3
27	Clotilde de Vallon-Chalys, depuis Mme de Surville	1803	4
35	Clotilde de Surville (Nodier)	1826	4 bis
65	Renée Vivien	1903	5
79	[Rolande Cornudo]	1944	6
83	Edith de Beaumont	1950	7
85	Edith Mora	1966	7
86	Marguerite Yourcenar	1979	8

⁶ *L'Egal des dieux. Cent versions d'un poème de Sappho*, préface de Karen HADDAD-WOTLING, Allia, 1998.

89	Danièle Calvero Romero	1987	9
95	Michèle Grangaud	1990	10
100	Frédérique Vervliet	1993	11

Pour rendre la strophe sapphique, M. Yourcenar a choisi de donner, après trois alexandrins, un vers de six syllabes. Le système prosodique avait été employé en 1684 par le Baron de Longepierre, mais avec une boursofflure inégalee (strophes monstrueuses de sept vers)⁷. L'abbé Delille dans sa strophe de quatre vers, avait trois décasyllabes (1788)⁸. En fait, le système n'est pas si courant, en dépit des apparences, puisqu'il faut attendre Marguerite-Eleonore Clotilde de Vallon-Chalys, depuis Madame de Surville, poète françois du XVI^e siècle, et ses *Poésies* publiées par Ch. Vanderbourg, Paris 1803⁹.

Qu'à mon gré ceste-là va primant sur les Dieux,
 Qu'enyvre ton soubri, sur qui ton œil repose,
 Qu'encharment, résonnant de ta bouche de roze,
 Les sons mélodieux.

Je t'ai vu... dans mon sein Vénus qu'ay toute en l'ame
 Qui, sur lèvres embrasée, estouffoit mes accents,
 Vénus à feux subtils, mais jusqu'ez os perçants,
 Court en fleuves de flame...

Ici, une traductrice fictive en précède une autre, réelle. Le système fut ensuite repris par Louis Gorsse (*Sapho*, 1805) dans un poème qui fait huit strophes, pour quatre dans l'original — par un procédé inverse d'amplification rhétorique ; même strophe chez la Clotilde de Surville, version 1826 façonnée par Nodier ; chez Cournol et Empis (1818) ; chez Louis Ménard (1895), chez Alphonse Veïssier des Combes, *Odes d'Anacréon et Sapho*, Paris 1839 ; chez les doctes MM. Marcellot et Grasset, *Odes d'Anacréon et de Sapho*, Paris 1847 ; chez M. de la Roche-Aymon, *Poésies d'Anacréon et de Sapho*, Paris 1882... Depuis, au XX^e siècle, après les expériences de vers sapphique impair chez Renée Vivien (1903), M. Yourcenar est une des rares à choisir encore l'alexandrin, et la seule à prôner le système 12/6.

...Il est pareil aux dieux, l'homme qui te regarde,
 Sans craindre ton sourire, et tes yeux, et ta voix,

⁷ *L'Egal des dieux*, p. 40.

⁸ *Ibid.*, p. 48.

⁹ *Ibid.*, p. 55.

Marguerite Yourcenar traductrice de Sappho

Moi, je tremble et je sue, et ma face est hagarde
Et mon cœur aux abois...

La chaleur et le froid tour à tour m'envahissent ;
Je ne résiste pas au délire trop fort ;
Et ma gorge s'étrangle et mes genoux fléchissent,
Et je connais la mort...¹⁰

Que l'on compare la version yourcenarienne avec cette traduction ancienne et peu connue :

Heureux qui près de vous respire,
Et remarque à toute heure avec combien d'appas
Vous sçavez parler et rire ;
Le plaisir qu'il goûte icy bas
Aux Immortels pourrait suffire.

C'est par ce ris et ce parler,
Que mon cœur se laisse troubler ;
Car dès que je vous vois, je cherche en vain l'usage
Et de mes pas, et de ma voix ;
Un feu vif et subtil me réduit aux abois ;
Je sens couvrir mes yeux par un épais nuage.

Je n'entends rien distinctement ;
Je sue, je pâlis, je frissonne, je tremble,
Je n'ay ny pouls ny mouvement ;
Et dans ce désordre il me semble
Que je n'ay plus à vivre qu'un moment.

Cette traduction anonyme, d'une "Fille de qualité de Guyenne, âgée seulement de dix-huit ans", a été faite d'après la traduction de Mlle Lefèvre, comme l'indique *Le Mercure Galant* de juillet 1684¹¹. Trois siècles avant M. Yourcenar, sous la plume d'une jeune (et peut-être canularique) traductrice, la rime abois / voix était déjà venue se glisser. La coïncidence n'est pas obligatoirement fortuite. Quoi qu'il en soit, il s'établit entre les traductrices de Sappho de mystérieuses et lointaines parentés. Et l'on note la communauté de style qui fait de M. Yourcenar un des derniers traducteurs à s'entrelacer, contre l'esprit de son temps, à la couronne des façonneurs de vers classiques.

¹⁰ *Ibid.* p. 118.

¹¹ *Ibid.* p. 39.

Comment définir son projet à une époque où la plupart des poètes ont fait d'autres choix ? Je l'ignore. Il faudrait aussi prendre en compte dans cette évaluation les poèmes personnels de M. Yourcenar, *Les Charités d'Alcippe*¹². Ces traductions poétiques, qui ne correspondent à rien de leur époque, peuvent-elles être jugées selon les critères de leur époque ? Ces vers présentent tout de la régularité langagière et formelle qui devrait les qualifier. Le ton uniforme, la patine qui les unit et les confond, tout en leur conférant une indéniable unité néoclassique qui est aussi l'unité de la sensibilité grecque, garde quelque chose d'une inexprimable tristesse, d'un dénuement prosodique. Cette froideur et ces façons convenues donnent l'impression d'une littérature, qui prêtant allégeance aux Anciens, voudrait renaître à contre-courant. La réussite de ce livre tient donc à sa transparence un peu désuète, à son vide mal dissimulé par l'ornement simple et apprêté des vers, par le goût de l'ombre et de l'abandon au style des grands prédécesseurs, à tout ce qui, à la lecture, lui confère cet aspect indécis, atemporel, où Marguerite Yourcenar a cru frôler l'éternité.

¹² Paris, Gallimard, 1984 (*La Flûte enchantée*, Liège, 1956).